

JACQUES MOESCHLER

POURQUOI LE LANGAGE ?

Des Inuits à Google

ARMAND COLIN

Du même auteur

Jacques Moeschler, Antoine Auchlin, *Introduction à la linguistique contemporaine*
Armand Colin, 2018, 4^e édition

Sandrine Zufferey, Jacques Moeschler, *Initiation à la linguistique française*
Armand Colin, 2015, 2^e édition

Sandrine Zufferey, Jacques Moeschler, *Initiation à l'étude du sens*
Éditions Sciences Humaines, 2012

Anne Reboul, Jacques Moeschler, *Pragmatique du discours*
Armand Colin, 1998

Anne Reboul, Jacques Moeschler, *La Pragmatique aujourd'hui*
Points Seuil, 1998

Jacques Moeschler, Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*
Éditions du Seuil, 1994

Illustration de couverture : Adobe Stock © Kubko

© Armand Colin, 2020

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62855-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Anne

Remerciements

Mes remerciements vont à l'ensemble des personnes, collègues, amis et membres de ma famille, qui ont joué le rôle de relecteur, mais aussi aux personnes consultées pour obtenir des informations, généralement bibliographiques, précises. Merci à toutes et à tous pour leur retour, leurs commentaires et aussi leurs encouragements : ma fille Abigaël, à laquelle aucune faute grammaticale ou orthographique n'échappe ; mon épouse Anne Reboul, dont les travaux, notamment ses livres de 2007 et 2017, ont été plus qu'une source d'inspiration ; Cristina Grisot, qui m'a constamment poussé à rendre mon approche plus consistante et cohérente, notamment dans la confrontation des prédictions théoriques avec leur vérification empirique ; Joanna Blochowiak, qui a toujours su m'encourager dans mes travaux et à les poursuivre ; Sandrine Zufferey, dont l'expertise, le sens de l'écriture didactique et surtout le retour positif m'ont aidé à améliorer mon livre ; Fritz Newmeyer, dont les commentaires, tant positifs que critiques, m'ont plus qu'encouragé à publier ce livre ; Éric Wehrli, pour ses exemples, ses commentaires et les références qui m'avaient échappé, ainsi que ses encouragements ; Guillaume Mathelier, pour sa lecture attentive, ses remarques constructives et les exemples qu'il m'a proposés ; David Giauque, pour son retour encourageant sur le chapitre 4 ; Tijana Asic, pour son retour enthousiaste et ses remarques pertinentes ; Olivier Lombard, pour sa relecture professionnelle d'ancien éditeur, tant sur la forme que sur le fond ; Radu Suciu, pour sa lecture attentive et littéraire ; Richard Glauser, pour ses précieuses informations bibliographiques ; Jean-Baptiste van der Henst, pour les discussions que la lecture de mon ouvrage ont provoquées et ses observations très pertinentes, sur la forme et le fond ; David Sander, pour son enthousiasme et ses encouragements ; Ian Roberts, pour son retour positif et son encouragement à préparer une version anglaise ; David Blunier, pour son retour et ses commentaires pertinents. Merci aussi à Félicie Scherrer,

Marie-Claude Sawerschel, Ariane Geiser, Alexandre Kabbach, Christopher Laenzlinger, Julien Musolino, Louis de Saussure, qui ont accepté d'être des lecteurs témoins de cet ouvrage.

*Pendant les dix ans qui ont précédé la rédaction de cet ouvrage, j'ai eu la chance d'être au cœur de deux événements importants. Tout d'abord, l'organisation du 19^e Congrès International des Linguistes, qui s'est tenu en juillet 2013 à Genève, événement qui m'a permis de rencontrer régulièrement mes collègues et amis Steve Anderson (Yale), Jean-Paul Bronckart, Uli Frauenfelder et Éric Wehrli de l'Université de Genève. Cet événement, par la couverture large des disciplines représentées (voir l'ouvrage édité par Stephen R. Anderson, Jacques Moeschler et Fabienne Reboul, *L'Interface langage-cognition*, Genève, Droz, 2013), a été une occasion unique de sortir de mon domaine de spécialité. En second lieu, le rectorat de l'Université de Genève, de 2013 à 2019, a confié à Uli Frauenfelder, Radu Suciuc et moi-même, la responsabilité de la création et de l'animation du Réseau Thématique Langage & Communication. Cette expérience, unique dans la vie d'un chercheur, m'a permis d'être en relation avec un très grand nombre de disciplines et de domaine des sciences du langage, allant des neurosciences cognitives à la sociologie de la communication, en passant par la psycholinguistique, la linguistique informatique, la didactique des langues, ou encore la géographie avec la toponymie. Merci aussi à Anne-Lise Giraud, Patrick Badillo et Laurent Filliettaz, qui m'ont accompagné, avec David Blunier, dans la coordination de ce projet. Ces années de collaborations interdisciplinaires ont joué un rôle sous-terrain fondamental dans la manière dont j'ai pu penser et concevoir cet ouvrage.*

Mes remerciements vont aussi aux personnes qui ont eu une grande influence scientifique sur mon travail : Frederick Newmeyer (Vancouver) et Luigi Rizzi (Genève) pour la linguistique, Laurence Horn (Yale) et Deirdre Wilson (UCL) pour la pragmatique.

Je tiens enfin à remercier l'équipe des Éditions Armand Colin, pour leur soutien et leur accompagnement, dans ce projet de près de deux ans : tout d'abord Mathieu Schopp, qui a soutenu mon projet et s'en est enthousiasmé immédiatement ; ensuite Lorraine Selle-Delavaud, qui m'a accompagné dans tout le processus d'édition et de fabrication de cet ouvrage.

Avant-propos

Que signifie le titre de ce livre, *Pourquoi le langage ?* J'aimerais commencer par un petit exercice, auquel je vous inviterai souvent, à savoir découvrir les significations possibles d'une phrase ou d'une expression. Le titre de cet ouvrage, *Pourquoi le langage ?*, peut se comprendre de deux manières différentes. Dans la première lecture, descriptive, la question est elliptique : il manque en effet le verbe, ou un prédicat. Cela peut être *pourquoi le langage est important, pourquoi le langage est propre à l'espèce humaine, pourquoi le langage est utilisé dans la communication*, ou encore *pourquoi s'intéresser au langage*. Mais ce titre peut avoir une deuxième lecture, interprétative : *pourquoi écrire un livre sur le langage ?*

Cette ambiguïté est volontaire, et me permet de vous donner une première information : j'ai écrit ce livre (2^e lecture) parce que le langage est important, certainement la propriété unique qui définit notre espèce (1^{re} lecture). Mais il y a une autre raison à l'écriture de ce livre. Je l'ai écrit parce que le langage est généralement considéré comme allant de soi : d'une part nous le maîtrisons, l'enseignement scolaire nous apprend sa codification écrite, et d'autre part, comme il est normé par des institutions dont c'est la fonction – pour le français, la littérature ou encore l'Académie française –, les normes grammaticales qui le régissent nous semblent non seulement légitimes et logiques mais surtout immuables.

J'aimerais au contraire vous convaincre que la question du langage ne va pas de soi, qu'il fait l'objet de très nombreuses recherches dans diverses disciplines scientifiques – ce qui montre qu'il y a des pans entiers de l'organisation du langage qui nous sont encore inconnus –, mais aussi que nous savons beaucoup de choses aujourd'hui sur le langage.

L'objectif de cet ouvrage est d'apporter au lecteur, quel qu'il soit, savant ou amateur, professionnel du langage ou simple utilisateur d'une ou de plusieurs langues, des réponses à des questions qui, j'en suis persuadé, intéressent tout le monde, car tout le monde s'intéresse au langage. Potentiellement, ce livre devrait intéresser tout le monde.

Cet optimisme doit cependant être fortement tempéré : l'intérêt que nous portons au langage est inversement proportionnel aux convictions que nous avons sur le langage. En voici une explication : chaque locuteur, notamment français, a une théorie implicite du langage, et c'est cette théorie qui constitue un obstacle à la confrontation et à la discussion avec les résultats des recherches sur le langage. Même si nous avons, comme locuteurs, des intuitions intéressantes, très souvent correctes, la plupart de nos croyances sur le langage ne sont pas vérifiées par les recherches scientifiques.

Mon ouvrage a donc une fonction simple : permettre au lecteur curieux et intéressé d'accéder à des connaissances récentes et nouvelles sur le langage. Pour y arriver, il faut simplement accepter le contrat que je vous propose : *Keep calm, and trust the linguist !* Vous verrez que des horizons nouveaux vont s'ouvrir, que des questions, passionnantes, vont émerger, et aussi que la découverte de la complexité du langage et de son usage n'est pas un tic d'universitaire, mais la porte d'entrée vers une nouvelle manière de voir et de comprendre le monde.

Mettre le langage au centre de ce qui nous définit, comme être humain, voilà l'invitation au voyage que ce livre vous propose. Un peu de curiosité, beaucoup d'intérêt, bref l'attitude que l'on est supposé adopter lorsqu'on visite un nouveau pays, une nouvelle ville, lorsqu'on rencontre de nouveaux amis, ou qu'on lit de nouveaux livres.

Introduction

Le but principal de cet ouvrage est de présenter les connaissances récentes sur le langage et son usage, ou au moins certaines d'entre elles. Je ne chercherai pas l'exhaustivité, mais une présentation cohérente de certains des aspects développés en linguistique et en pragmatique depuis plus d'un demi-siècle. Ma conviction est que ces connaissances sont déterminantes pour réfléchir sur le langage et les questions qui s'y rapportent, qu'elles concernent la société, l'éducation, la communication, ou même l'entreprise. Comme le lecteur le découvrira, ces idées lui seront pour la plupart nouvelles ; certaines seront surprenantes, car elles vont à l'encontre d'une conception implicite du langage que la tradition culturelle de l'Occident a véhiculée depuis plus de deux mille ans. En revanche, certaines se retrouvent dans les textes les plus anciens, notamment chez des philosophes comme Aristote.

À qui est destiné cet ouvrage ? Mon public cible n'est pas seulement un public universitaire, d'étudiants ou de chercheurs, mais un public plus large. Tout le monde s'intéresse au langage, tout le monde aime les langues, mais c'est un sujet ou trop simple, ou trop compliqué. Trop simple parce qu'il va de soi – nous parlons tous au moins une langue ; trop compliqué parce que les instruments appris en classe de grammaire du français – lorsqu'ils ont été enseignés – sont bien trop imprécis pour permettre de le comprendre, et aussi parce que le jargon des linguistes rend la compréhension de leurs découvertes difficile.

À l'opposé, mon ouvrage est une invitation à s'intéresser aux multiples aspects du langage. Il comprendra bien évidemment des lacunes. Les travaux en linguistique informatique par exemple, ou en neurosciences cognitives, seront rarement mentionnés. Les travaux de psycholinguistique expérimentale, notamment leurs résultats, le seront aussi de manière parcimonieuse, simplement parce que je ne suis pas

un spécialiste de ces domaines. De même, je ne me référerai à la grande tradition philosophique sur le langage que quand il le faudra, notamment sur des questions de signification. Je me concentrerai en revanche sur ma discipline, la linguistique, ainsi que sur le domaine sur lequel j'ai le plus travaillé, la pragmatique, à savoir le domaine dédié à la signification en contexte. Malgré ces réserves, et c'est la raison pour laquelle j'ai écrit ce livre, je suis convaincu que la vision globale du langage et de son usage que je propose pourra répondre à certaines questions que vous vous posez. Pourquoi ne doit-on pas dire *aller au dentiste* par exemple ? Pourquoi empruntons-nous des mots à une autre langue ? Pourquoi les mots fonctionnels ne changent-ils pas, alors que le lexique ordinaire – à savoir le répertoire des mots d'une langue – change et évolue ? Pourquoi le français a-t-il une négation avec un cli-tique (*ne*) et un adverbe (*pas*) ?

*
**

Pourquoi est-il difficile de parler du langage, et plus particulièrement dans le domaine francophone ? Cela tient essentiellement au fait que les débats publics en France qui impliquent le langage sont biaisés par un certain nombre de présupposés qu'il est extrêmement difficile de discuter. Cela tient essentiellement à trois raisons.

La première raison est que, comme chaque locuteur est un expert de sa propre langue – il l'a apprise sans effort ; il s'exprime sans difficulté, sauf troubles physiologiques ou neurologiques ; il se comporte linguistiquement de manière socialement convenable, sauf dans certains contextes et sous certains états, etc. –, il lui paraît évident que son expertise de locuteur est fiable. On pourrait de plus se demander pour quelle raison on paierait des spécialistes du langage, à savoir des linguistes, dans les universités, alors que tout locuteur est un expert de sa propre langue. Mais si on réfléchit un tout petit peu, la nécessité d'avoir des spécialistes du langage ou des langues apparaît immédiatement : des orthophonistes en cas de problèmes liés au développement du langage (articulation, dyslexie, ou autres troubles plus profonds comme l'autisme, les troubles de la parole et du langage), mais aussi des traducteurs, sans parler de spécialistes de l'apprentissage des langues étrangères, de la lecture, de l'orthographe et de la grammaire de la

langue maternelle, à savoir des enseignants de français. En bref, l'argument selon lequel le fait que chaque locuteur est un spécialiste du langage rendrait inutile les professionnels du langage ne semble pas convaincant.

La deuxième raison est qu'au sein de certaines disciplines académiques, il n'est pas rare de rencontrer un certain scepticisme vis-à-vis d'une approche scientifique du langage – autrement dit, la possibilité même d'une science du langage est remise en question. Cela tient essentiellement à la nature de l'objet d'étude, qui relève plus des humanités ou des sciences humaines et sociales que des sciences dures (médecine, mathématiques, physique, informatique, biologie, etc.). Or les linguistes utilisent de plus en plus les méthodes des sciences dites dures, que ce soit l'utilisation de langages mathématiques ou logiques dans la formalisation de la grammaire et de la sémantique, l'informatique dans le développement d'analyseurs grammaticaux et d'outils pour la traduction automatique, ou encore des méthodes expérimentales en psycholinguistique et en pragmatique expérimentale. Tous ces travaux commencent à avoir des conséquences non négligeables dans la vie de tous les jours : prise en charge des troubles du langage, outils informatiques liés aux traitements de texte et aux traducteurs automatiques, etc. De plus, le nombre de recherches interdisciplinaires, incluant sciences humaines et sciences cognitives par exemple, sont de plus en plus fréquentes, sans parler du courant montant que sont devenues les humanités numériques (*digital humanities*), qui portent toutes sur des données linguistiques et textuelles. Mais, paradoxalement, le hiatus entre les idées courantes sur le langage et la réalité de la recherche en sciences du langage fait que peu d'expertises sociétales sont confiées, institutionnellement, à des scientifiques du langage

La troisième raison, et non des moindres, est l'existence d'une très forte tradition culturelle française, qui place la culture, la littérature et la langue française au-dessus des autres, avec l'idée que les locuteurs du français ont quelque chose de plus que leurs homologues étrangers :

la maîtrise d'une langue dont la beauté, la logique et la clarté sont reconnues depuis des siècles¹.



Je viens d'une région francophone de la Suisse (la Suisse romande), et bien que n'étant pas français de naissance (je le suis par mariage), j'ai grandi et évolué dans une culture et un milieu francophone. Mes premières lectures étaient en français, j'ai lu comme tous les adolescents et étudiants français la grande littérature française, sans parler des BD françaises et belges comme Tintin, Astérix, Spirou, Gaston Lagaffe, *Les Frustrés* de Claire Bretécher, la *Rubrique-à-braque* de Gotlib, etc. Je continue à lire, à parler et à écrire en français ; à aucun moment je n'ai eu l'impression, dans ma vie, d'être différent d'un Français. J'avais un accent jurassien (que les Français reconnaissent facilement) et neuchâtelois, que j'ai perdu en grande partie en allant vivre à Genève et à Paris et en épousant une Parisienne ; j'ai des tics lexicaux et syntaxiques que n'ont pas les Parisiens – *uni* pour *fac*, *s'encoubler* pour *trébucher*, *panosse* pour *serpillère*, *pive* pour *pomme de pin*, l'adverbe *ou bien* après une question *oui/non*, etc. –, une phonétique vocalique un peu différente – je fais la différence entre *pourrai* et *pourrais*, entre *brun* et *brin*, entre *saut* et *sot*, je dis *moto* avec un o ouvert, *fot* et non *fout*, pour *football*, etc. –, mais, en parlant français, je ne parle pas une langue étrangère. Ma langue maternelle est le français et le restera jusqu'à la fin de ma vie. Cela dit, le fait d'avoir vécu et d'avoir été éduqué dans un pays multilingue m'a permis d'être ouvert sur les langues, et surtout de comprendre que notre monde était un monde multilingue, ce que je montrerai au chapitre 1.

Invité il y a une dizaine d'années à un colloque de linguistique française à Madrid, où les conférenciers pléniers venaient de France, du Canada, de Belgique et de Suisse, j'ai été surpris, alors que je commençais mon intervention par les remerciements d'usage, mais aussi le

1. Nous reviendrons sur ce point au chapitre 1, mais on notera que cette caractéristique n'est pas propre au français : un mouvement puriste existe aussi dans le domaine anglo-saxon, comme l'a décrit de manière détaillée Pinker dans son ouvrage sur le langage : Steven Pinker. 1999. *L'Instinct du langage*. Paris : Odile Jacob, chapitre 12 (Les puristes).

rappel que le français n'était pas une langue réservée aux Français de France, d'entendre protester contre cette affirmation – le français est la langue d'autres locuteurs que français – une collègue d'une université parisienne, qui manifestement considérait mon propos comme irrévérant, non pertinent ou simplement faux. J'avoue que j'ai été choqué d'avoir été relégué, comme locuteur suisse romand, dans une zone périphérique de la francophonie¹.

Tout ceci n'est qu'anecdotique, direz-vous. Pas seulement, car, sur une radio nationale française (*France Inter*), j'ai entendu un collègue suisse romand affirmer que le problème des Suisses romands était qu'ils parlaient « une langue qui n'est pas la leur ». Comme linguiste, j'en étais atterré (car cette proposition est fautive), et comme citoyen helvétique, je me suis senti blessé. Le français est en Suisse une langue nationale, et dans toutes les commissions fédérales, dans tous les mouvements nationaux, sociaux, politiques ou autres, la règle est simple – lorsque je l'ai exprimée devant un cadre de l'agence de la recherche scientifique belge flamande, le FWO, ce dernier n'en croyait pas ses oreilles : « Nous nous exprimons dans notre langue, mais nous sommes tenus de comprendre la langue des autres. » Cela permet, au moins au niveau des rencontres institutionnelles, de conserver l'usage des langues nationales. Par exemple, l'Académie suisse des sciences humaines et sociales est extrêmement attentive au fait que l'italien, langue minoritaire en Suisse, soit utilisé, comme le français et l'allemand, lors de ses manifestations publiques.

La France a depuis longtemps un problème avec ses diversités linguistiques. Depuis le rapport de l'Abbé Grégoire pendant la Révolution française², il a fallu plus d'un siècle pour que le français devienne la langue unique de son territoire, qui au début du XIX^e siècle, contenait énormément de variétés de langues d'oïl, d'oc et franco-provençales. La comparaison avec l'Italie est éclairante, celle-ci ayant aussi vu une unification, certes plus tardive, et une centralisation, de fait plus récente,

1. Ceci correspond hélas à une réalité sociologique. Voir les travaux de dialectologie perceptuelle, Zoë Boughton. 2006. When perception isn't reality. *Journal of French Language Studies* 16 : 277-304.

2. Voir Michel de Certeau, Dominique Julia & Jacques Revel. 1975. *Une politique de la langue*. Paris : Gallimard.

mais où les variétés sont extrêmement présentes et vivaces, sans que leur coexistence avec une langue standard* ne pose de problème. Dans les régions germaniques de l'Europe, que ce soit en Belgique ou aux Pays-Bas, en Allemagne ou en Suisse alémanique, les variétés existent, et les situations de diglossie*, impliquant une variété vernaculaire et une langue standard, sont des situations courantes. Enfin, ces variétés sont de plus en plus étudiées par les linguistes, avec des méthodes différentes, allant des théories les plus formelles (surtout pour les variétés de l'italien) aux approches plus quantitatives et sociolinguistiques (pour les variétés du néerlandais), en passant par des modélisations informatiques (pour le suisse allemand – Schwizerdütsch – et ses variantes)¹.

Parler en France du langage en général et de la langue française en particulier est donc une gageure, que j'ai finalement décidé de relever, après une carrière académique de près de quarante ans consacrés à l'étude, la recherche et l'enseignement de la linguistique française et générale. La motivation principale de ce livre est la suivante : contrairement à la plupart des sciences dites dures, qui ont fait l'objet de travaux de vulgarisation très nombreux, la plupart des découvertes de la linguistique n'ont jamais dépassé le cercle étroit de la communauté universitaire. Pis, j'ai été surpris de constater qu'une grande partie des résultats des travaux de la fin du xx^e et du début du xxi^e siècles n'ont pas franchi le cap des nouvelles générations d'étudiants français en sciences du langage.

Mon analyse est que les présupposés culturels et idéologiques sur le langage sont plus forts que les conclusions que l'on peut tirer des théories actuellement utilisées et développées en linguistique. En d'autres termes, je me suis demandé pourquoi les connaissances les plus importantes sur le langage ne font pas partie, dans le monde francophone –

1. Voir pour les questions de syntaxe comparative Richard Kayne. 2013. *Comparative syntax*. *Lingua* 130 : 132-151 ; Raffaella Zanuttini & Laurence R. Horn (eds.). 2014. *Micro-Syntactic Variation in North-American English*. Oxford : Oxford University Press, pour les variétés de l'anglais américain ; pour les variations en néerlandais, Natalia Levshina *et al.* 2014. Dutch causative constructions. In Dylan Glynn & Justyna A. Robinson (eds.). *Corpus Methods for Semantics*, 205-222. Amsterdam : John Benjamins ; pour les variétés de suisse allemand : Yves Scherrer. 2012. *Generating Swiss German Sentences from Standard German*. Université de Genève : Thèse de doctorat.

mais cela vaut aussi pour les autres cultures linguistiques –, du bagage intellectuel des personnes éduquées.

L'apparition subite des smartphones, il y a un peu plus de 10 ans, a eu une conséquence importante : le grand public a compris que cette avancée technologique n'était pas, comme dans le cas du micro-ondes, liée au hasard. Ce sont les hypothèses et les découvertes de la physique quantique qui sont à l'origine de ces nouvelles technologies. Cela ne veut pas dire que l'utilisateur d'un smartphone est un expert en physique quantique, mais il sait qu'elle y est pour quelque chose. Nos connaissances en médecine ont connu des progrès très importants, pas simplement grâce à Internet et la multiplication des sites médicaux, mais parce que la médecine a changé et qu'on en parle, qu'on l'explique et que cela impacte de plus en plus notre vie sociale et individuelle. Mais il est rare qu'un utilisateur de Google Translate ou de Google Search sache que ces outils, qui ont pour objet le langage, ont été rendus possibles par le travail de documentation faite par des linguistes, et de leur implémentation informatique¹.

Invité par la Radio Suisse Romande le jour d'ouverture d'un grand congrès de linguistique que j'organisais à Genève en 2013, on me demandait à quoi pouvait bien servir la linguistique. J'ai répondu en demandant au journaliste pourquoi, selon lui, les traducteurs automatiques étaient de plus en plus performants. Les journalistes, qui étaient des journalistes scientifiques, m'ont répondu que c'était grâce au travail des ingénieurs...

Dernier exemple : je suis souvent consulté par les médias pour répondre à des questions sur le langage. Il y a dix ans, on m'interrogeait sur la question des helvétismes et de leur insertion dans les dictionnaires (*Larousse*, *Petit Robert*). Aujourd'hui, la question qui revient fréquemment est celle des SMS, qui seraient (entre autres) à l'origine de la dégradation du français, tant au niveau orthographique (simplification) que syntaxique (fautes de grammaire). Or, des études linguistiques sont

1. Il faut cependant noter que l'amélioration des systèmes de traduction automatique est davantage due aux méthodes d'analyse statistique qu'à l'implémentation de traducteurs automatiques basés sur l'analyse linguistique. Voir pour l'approche linguistique classique Éric Wehrli. 1997. *L'Analyse syntaxique des langues naturelles*. Paris : Masson.

actuellement menées, notamment en Suisse et en Belgique¹, sur des corpus énormes de Tweets et de SMS, et celles-ci montrent que les structures grammaticales du français qui sont concernées, notamment la négation *ne...pas* ou encore les structures interrogatives avec antéposition du pronom interrogatif (*qui, que*, etc. en tête de phrase) ne sont nullement maltraitées : en fait, elles sont conservées, même dans des usages très rapides et non contrôlés de l'écrit. Lorsque je rapporte ces faits, les journalistes sont déçus, non à cause de cette découverte, mais parce que ma réponse contredit leur croyance initiale, que les évidences les plus solides ne réussissent pas à modifier.

Il y a donc des idées reçues sur le langage, pernicieuses parce que fausses, qui sont fortement ancrées dans les individus et les communautés linguistiques. Mon hypothèse est que ce sont ces idées, facilement acceptables, mais erronées, qui bloquent toute discussion rationnelle sur le langage. Ces lieux communs empêchent les idées les plus intéressantes et les plus novatrices de se répandre et de constituer ainsi la base de connaissances nouvelles. Ces hypothèses tenaces, quelles sont-elles ? Je vais en donner deux exemples.

S'il y a bien une idée que la plupart des universitaires ayant suivi des cours de linguistique considèrent comme une vérité, c'est que les langues déterminent notre représentation du monde et notre façon de penser. Selon l'hypothèse Sapir-Whorf, du nom de deux ethnolinguistes américains de la première moitié du xx^e siècle de Yale, le langage aurait un impact fort sur notre perception du monde, sur nos représentations culturelles, et de manière plus importante, sur la façon dont ces représentations sont organisées en concepts. De nombreux exemples sont avancés : le très grand nombre de termes pour décrire la neige dans la langue inuite, la variété des termes de couleurs dans les langues du monde, ou encore l'absence d'expressions pour la représentation du

1. Voir notamment Elisabeth Stark. 2012. Negation marking in French text messages. *Linguisticae Investigationes* 35(2) : 341-366 ; Elisabeth Stark. 2013. Clitic subjects in French text messages. In Kirsten Jeppesen Kragh & Jan Lindschouw (eds.), *Deixis and Pronouns in Romance Languages*, 147-169. Amsterdam : John Benjamins ; Elisabeth Stark. 2014. Réanalyse de la graphie : *l'écrit spontané* dans les SMS et le statut des pronoms clitiques du français contemporain. *Langages* 196 : 131-148 ; Alexandre Gurjev & François Delafontaine. 2015. La variabilité formelle des questions dans les écrits SMS. *Travaux neuchâtelois de linguistique* 63 : 129-152.

temps dans la langue hopi*¹. Ces thèses ont donné lieu à de grands débats, et ont pour la plupart été contestées voire réfutées², mais elles résistent et persistent, plus comme convictions sur le langage que comme vérités scientifiques. Il en va de même pour le débat autour de la langue pirahã*, lancé par l'ethnolinguiste Dan Everett : malgré une réfutation quasi complète de tous ses arguments³, l'idée selon laquelle il existe au moins une langue au monde n'ayant pas la propriété d'être récursive⁴, caractéristique centrale de la faculté de langage au sens étroit*⁵, est toujours en circulation.

Cette résistance devra être expliquée. En un mot comme en cent, l'hypothèse relativiste, qui implique l'absence d'universaux linguistiques, est plus acceptée dans le monde académique – linguistique et non linguistique confondus – que l'hypothèse, pourtant au centre des recherches et des découvertes les plus intéressantes en linguistique, selon laquelle toutes les langues du monde sont des variations d'un même patron, que l'on appelle la Grammaire Universelle⁶.

Deuxième thème, qui sera développé tout au long de cet ouvrage : la communication n'est pas le langage et le langage n'est pas la communication (voir le chapitre 2). Cette différence peut être illustrée par un très grand nombre d'exemples. Tout d'abord, beaucoup d'espèces dans la nature communiquent sans langage. Ce point est important, et devra être explicité : nous sommes la seule espèce à communiquer avec

1. Steven Pinker cite Benjamin Lee Whorf : « La langue hopi ne contient “aucun mot, aucune forme, construction ou expression grammaticale qui se réfère directement à ce que nous appelons ‘le temps’, au passé, ou au futur, ni à la permanence ou la durée” » (Steven Pinker. 1999. *L'Instinct du langage*, p. 60. Paris : Odile Jacob). Pinker donne des arguments contre cette thèse.

2. Voir Steven Pinker. 1999. *L'Instinct du langage*. Paris : Odile Jacob, chapitre 3 (Le mentalais).

3. Voir pour une synthèse Anne Reboul. 2017a. A pragmatic and philosophical examination of Everett's claims about Pirahã. In Joanna Blochowiak *et al.* (eds.), *Formal Models in the Study of Language*, 83-96. Cham : Springer.

4. La récursivité est cette propriété des phrases de pouvoir contenir d'autres phrases, comme les phrases complexe : [*Marie m'a dit [que Paul lui a avoué [qu'il était coupable]]*]. Les groupes nominaux sont aussi une catégorie récursive : [*le fils [de la voisine [de ma sœur]]*].

5. Marc Hauser *et al.* 2002. The faculty of language. *Science* 298 : 1569-1579.

6. Voir pour une telle contestation l'article de Nicholas Evans & Stephen C. Levinson. 2009. The myth of language universals. *Behavioral and Brain Sciences* 32 : 429-492.

ce qu'on appelle un langage, à savoir un système complexe comprenant une phonologie* (un système de sons), une sémantique* (un système reliant les mots et leurs significations), et surtout une syntaxe* (un système de règle de formation des phrases). Les modalités de communication peuvent varier, car il est désormais admis que la langue des signes est une vraie langue, bien qu'elle utilise une autre modalité, les signes gestuels dans l'espace, les regards, et non les sons. On sait depuis plusieurs décennies que les réseaux cérébraux mobilisés pour la compréhension et la production de la langue des signes sont les mêmes que ceux qui sont associés à la production et à la compréhension des langues parlées¹.

La seconde raison amenant à conclure que le langage n'est pas la communication est la question de sa fonction. Certes, le langage est utilisé dans la communication verbale, mais supposer que le langage et la communication sont une seule et même chose consiste à le définir comme un système de communication au sens fort², qui aurait évolué *pour* la communication. Une telle approche du langage doit par exemple expliquer que les principes de la grammaire sont motivés par des contraintes liées à la communication. Mais ceci ne semble pas être toujours vrai. Prenons le cas des phrases interrogatives, contenant des pronoms interrogatifs (comme *qui, que, quand, où* en français). Un certain nombre de langues, comme le roumain, requièrent l'antéposition du marqueur interrogatif (*qui as-tu vu ?*), alors que d'autres, comme le chinois, laissent les pronoms interrogatifs dans leur position d'origine (*in situ*), comme dans la forme *tu as vu qui ?*, le français permettant les deux formes. Si la forme des phrases interrogatives dépendait de leur fonction – savoir poser une question –, leur comportement devrait être homogène : la seule chose que l'on peut dire des langues qui antéposent les pronoms interrogatifs est qu'elles permettent à l'interlocuteur d'anticiper le sens interrogatif de la phrase, mais pas qu'il y a une relation iconique entre la forme et la fonction des phrases.

1. Voir sur les relations entre langue parlée et langue des signes Karen Emmory. 2013. The neurobiology of language. In Stephen R. Anderson *et al.* (éds). *L'Interface langage-cognition*, 157-178. Genève : Droz.

2. Voir Anne Reboul. 2017b. *Cognition and Communication in the Evolution of Language*. Oxford : Oxford University Press.

Quels sont les arguments qui permettent de montrer que les langues naturelles n'ont pas pour fonction principale la communication ? Nous répondrons que la communication verbale est un système mixte, basé sur les codes que sont les langues, mais aussi sur l'ostension et l'inférence. En d'autres termes, lorsque nous communiquons, nous *montrons* (*ostension*) par nos actes de parole que nous communiquons et nous donnons à nos interlocuteurs des indices permettant d'accéder à nos intentions, accessibles *via* des *inférences*. L'exemple le plus simple est celui de la communication non littérale. En d'autres termes, nous disons quelque chose pour communiquer autre chose, non parce que nous ne pouvons pas dire ce que nous voulons communiquer, mais parce que ce mode de communication est plus efficace, plus rapide et plus pertinent. Si une telle communication fonctionne, c'est que notre dispositif cognitif nous permet de calculer, de manière non aléatoire, ce que le locuteur veut dire.

En d'autres termes, la communication verbale – et c'est la grande contribution de ce que l'on appelle aujourd'hui la *pragmatique*¹ – est intentionnelle. J'aurai l'occasion d'en donner un très grand nombre d'exemples, mais j'aimerais immédiatement couper l'herbe sous le pied d'une objection triviale, celle des lapsus, phénomène qui est souvent donné pour montrer que la communication verbale échappe au contrôle et à l'intention des locuteurs, voire qu'ils « veulent » dire par ce qu'ils disent tout autre chose que ce qu'ils croient vouloir dire. Dans le lapsus, en effet, il y a une erreur d'encodage, qui constitue un indice d'une autre signification, non intentionnelle, comme dans les exemples suivants :

Gordon Brown, devant Barack Obama, à *Omaha Beach* : *Obama Beach*
 Dominique de Villepin, à propos d'une *décision* du conseil constitutionnel : attendre la *démission* du conseil constitutionnel

Bernard Kouchner, parlant du mouvement *ouïgour* : la répression du mouvement des *yogourts*

François Fillon, à propos des gaz de *schiste* : les gaz de *shit*

Que se passe-t-il dans ces exemples, souvent cocasses, voire politiquement incorrects ? Notre interprétation, bien éloignée de celle de la

1. Pour une introduction à la pragmatique, voir Anne Reboul & Jacques Moeschler. 1998a. *La Pragmatique aujourd'hui*. Paris : Points Seuil.

psychanalyse, faisant appel à l'inconscient, est que la forme correcte amorce une expression proche, certainement plus facilement accessible, pour des raisons variables, que l'on peut facilement imaginer. *Omaha* est proche phonétiquement de *Obama*, mais le locuteur, Gordon Brown, étant en face du président américain à Omaha Beach, ces formes se télescopent pour produire celle qui est la plus accessible dans le contexte. L'exemple de Dominique de Villepin est aussi facilement explicable ; en revanche, et c'est ce qui est cocasse, on peut se demander ce qui est passé dans l'esprit des autres locuteurs confondant *ouïgours* et *yogourts*, ou *schiste* et *shit* : une substitution de voyelle, une consonne absente. Mais si les formes sont proches, les significations ne sont pas connectées, et c'est ce qui fait des lapsus des erreurs dommageables pour leurs producteurs, souvent irréparables.

Si le langage n'est pas la communication, alors l'explication évolutionnaire classique – le langage aurait évolué *pour* la communication – doit être rejetée et, si elle est rejetée, alors l'émergence du langage comme son évolution doivent avoir une autre cause. Des hypothèses convergentes, venant de la linguistique théorique (grammaire générative) et des sciences cognitives, font l'hypothèse que le langage est apparu avec pour fonction d'externaliser le langage de la pensée¹ et que donc le langage est un système de communication au sens faible : il aurait *exapté* pour la communication, à savoir, il aurait réutilisé pour une autre fonction (la communication) sa fonction première, la cognition. Nous reviendrons sur cette hypothèse au chapitre 2.

En d'autres termes, la récursivité*, qui est la propriété centrale des langues naturelles selon Noam Chomsky, définit le système combinatoire et computationnel qu'est la grammaire des langues naturelles, mais n'est pas la propriété qui définit la communication. La communication, au sens d'échange d'informations, est basée sur d'autres principes cognitifs, assurant son efficacité, sa rapidité et surtout son économie.

1. Voir Noam Chomsky. 2016. *What Kind of Creatures Are We?* New York : Columbia University Press ; Robert C. Berwick & Noam Chomsky. 2016. *Why Only Us ?* Cambridge (MA) : MIT Press ; Anne Reboul. 2017b. *Cognition and Communication in the Evolution of Language*. Oxford : Oxford University Press.

Dans la même direction, on peut se demander quelle est la propriété, le trait qui caractérise les langues naturelles relativement à leur utilisation. Dan Sperber et Gloria Origgi, dans un article sur l'évolution du langage et de la communication¹, défendent la thèse selon laquelle l'imperfection des langues naturelles² est liée à leur apprentissage. On sait qu'une partie de l'apprentissage du langage est innée – celui de la syntaxe –, et suit un développement homogène (sauf troubles cognitifs), mais qu'une autre part du langage doit être apprise : le lexique. Cette partie individuelle de l'apprentissage serait responsable, pour Sperber et Origgi, de la polysémie* – le fait qu'un même mot puisse avoir plusieurs significations – et de l'ambiguïté*, qui sont les deux propriétés des langues naturelles caractérisant leur imperfection.

En résumé, on peut tirer les conclusions suivantes : la fonction première du langage n'est pas la communication, mais l'externalisation du langage de la pensée ; la faculté de langage est innée, mais l'apprentissage du lexique individuel est à l'origine de l'imperfection des langues ; le langage est un système de communication au sens faible.

**

Ce livre contient 8 chapitres, qui présentent chacun un aspect fondamental du langage : la communication (chapitre 2), la différence entre structure et usage du langage (chapitre 3), la dimension sociale du langage (chapitre 4), les relations entre le langage et nos activités discursives (chapitre 5), l'usage du langage dans la littérature (chapitre 6), et enfin deux chapitres prospectifs, l'un sur la superpragmatique (chapitre 7) et le dernier sur les nouveaux horizons des sciences du langage (conclusion). Mais avant de commencer, le chapitre 1 sera consacré à la discussion d'un certain nombre d'idées fausses sur le langage, que j'essaierai d'éclairer par des réponses alternatives.

1. Dan Sperber & Gloria Origgi. 2005. Pourquoi parler, comment comprendre ? In Jean-Marie Hombert (éd.), *Aux origines des langues et du langage*, 236-253. Paris : Fayard.

2. L'hypothèse de l'imperfection des langues naturelles est une thèse classique de la philosophie du langage ordinaire, qui a été explicitée notamment par le logicien allemand Gottlob Frege en fin du XIX^e siècle. Voir pour une version française Gottlob Frege. 1971. *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil.

